

LE "SEMEUR".

L'ESPAGNE NOUVELLE

 et "L'ESPAGNE
ANTIFASCISTE"

Organes réunis pour la défense des militants, des conquêtes et des principes de la Révolution sociale ibérique

COMITE DE REDACTION :

A. BARBÉ, J. DAUTRY, A. LAPEYRE,
P. LAPEYRE, A. PRUDHOMMEUX.

PARAIT TOUS LES QUINZE JOURS

ABONNEMENTS :

France et Colonies : un an, 12 fr. ; six mois, 8 fr. — Etranger : un an, 18 fr. ; six mois, 10 fr.

ADMINISTRATION :

P. JOLIBOIS, 10, rue Emile-Jamais, Nîmes.
C. c. p. : 186-99 Montpellier.

MADRID, MADRID, MON MADRID

Madrid, Madrid, cœur du monde !
Et non seulement de l'Espagne,
comme la tunique de Christ
les malfaiteurs te déchirant.
Hélas, Rondas de mon Madrid,
ruisseaux de sang et de larmes !
Tes nuits ne sont plus tes nuits
pleines de lumière jusqu'à l'aube ;
ce sont des abîmes d'épouvante
dont les entrailles noires,
éclatent de fruits de feu
qu'ont mûris de vieilles colères.

Madrid des faubourgs
ruisseau de sang et de larmes !
ouvre la tombe à tes morts.
— A nous, Malasagna !
vont rugissant les femmes,
tremblantes de fièvre et d'angoisse,
galopant en poulain enragé
avec les mains déployées
à la recherche en champ de haïnes
des coquelicots de vengeance.
Madrid, cœur du monde,
cœur qui se vide de son sang !...

Par la porte de Ségovie
monte en face de l'Alcazar
parmi les clameurs hurlantes
le peuple demandant des armes.
— Mère, mère, ils m'ont tué
le fils de mes entrailles !
— Cette nuit, j'ai laissé mon père
le cœur muet, sans paroles,
la bouche en l'air, dans le ruisseau
regardant un ciel sans aube.

Où vas-tu, compagnon ?
— Je quitte une femme qui me dédaigne ;
ne prends ombre de personne
car c'est la mort qui m'attend
pour jouer avec moi,
le poulx ferme et face à face,
la vie de mon Madrid
qu'elle tient dans ses griffes.
— Je vais avec toi, compagnon,
j'ai mes dents, et c'est assez.

A moi ceux de l'Avapiça,
Curtidores et la Caba ;
les gars aux mâles poitrines
prêts à courir tous les risques.
Par les portes de Tolède
va en alluvion la « canaille »
en chasse de l'ennemi
les yeux aveugles de larmes
les dents serrées de colère
choquant les armes en l'air
Madrid, Madrid, mon Madrid,
nous ferons une muraille
de chair humaine et de feu
et malin qui la sautera !

Toutes les heures du jour
sont coupées d'alarmes.
Croisant rapides les rues
les cloches précipitées,
les sirènes aiguës crient
dans toute la nuit citadine
et contre une terreur obscure
les songes se brisent les ailes.
Au-dessous des étoiles
les avions noirs chantent
des serpents de trahison aiffent
qui accourent à la mort.

Le berceau qui berce l'enfant
d'être berceau point ne se sauve ;
et craquant dans ses racines
transfigurée de terreur la maison
agrandit ses escaliers
et fait plus profond son ventre.
Contre le ciel enténébré
les flammes ont collé leurs langues.

Garçons, au parapet !
où Madrid nous réclame.
En avant les femmes,
en avant ! qui s'attarde ?
Une heure vaut un an,
une minute, un semaine.
Nous ferons un mur de chair
et malin qui le sautera.

LUCIA SANCHEZ SAORIN.

FEMMES LIBRES

La qualité humaine d'un milieu social se caractérise par la condition qui y est faite aux êtres désarmés.

L'homme vraiment viril aime la vie sous son aspect de lutte noble et loyale. Il ne se veut que des adversaires fraternels libres de toute chaîne et pourvus de chances au moins égales aux siennes dans la compétition des individus, des sexes et des générations. C'est pourquoi l'homme vraiment viril a besoin de l'émancipation de la femme et de l'enfant. Il les fait forts de sa tendresse et de son respect ; pour ne pas s'abaisser en les abaissant, pour leur éviter le mensonge, la honte et la ruse ; pour s'épargner à lui-même les lâchetés et les brutalités du despote. Dans le combat de l'amour, il ne veut ni tyran, ni esclave.

A l'homme vraiment viril, correspond la femme vraiment féminine, l'enfant vraiment puéril ; c'est-à-dire libres tous deux de cette caricature de féminité et de puérilité que les conventions masculines et parentales leur imposent comme une livrée d'esclavage, comme des oripeaux de singe ou de poupée, pour une bouffonnerie de nains et de ventriloques.

La famille actuelle est fautive. Le monde actuel est faux, déchiré, irréel. Il manque à son unité, à sa splendide diversité, le contact réel et l'égalité des sexes, des générations. De quelque côté que l'on tourne les yeux, on voit que l'enfant manque, que la femme manque, et, par voie de conséquence, manque aussi l'homme vraiment viril et adulte.

La Chine a fait de la femme riche un infirme, de la femme pauvre une bête de somme.

L'Amérique a développé une sorte d'animal spécialisé pour la course mécanique à faire de l'argent, et pour la course au faux-luxe et à la dépense sans générosité.

La Russie a créé la femme-oudarnick, Robot sans âme sans sexe.

La France propose à ses petites bourgeoises l'idéal du mannequin frisé et chiffonné dont il ne reste rien lorsqu'il est passé au vestiaire.

L'Italie est une simple fabrique de chair à canon pour expéditions coloniales.

L'Allemand a reçu de Hitler, le fanatique insexué, le mot d'ordre qui la rejette hors du monde : « Kirche, Küche, Kinder ».

La Juive reste la bête impure dont la présence scandalise, dont toutes les fonctions sont des souillures, et à quoi les docteurs de la Loi contestent la possession d'une âme.

L'Espagnole, cette autre orientale, n'est jamais sortie du harem de l'homme (prison conjugale ou bordel) que pour entrer dans le couvent, ce harem de Dieu ou de ses prêtres.

L'intensité inouïe de l'instinct sexuel dans les pays où le soleil brûle dans le sang et dans le vin, confère aux prohibitions et refoulements sexuels un caractère de cruauté qui s'étend, de proche en proche à toute la vie politique, religieuse, morale et sociale. Le maximum de provocation, de continence et d'jalousie semble réalisé par la vie sexuelle de la jeunesse espagnole, telle qu'elle lui est

imposée par une tradition millénaire, sans autre décharge possible que les brutalités de l'onanisme et de la prostitution, ou les faussements de la dévotion religieuse.

Or, malgré cela (ou à cause de cela ?), c'est d'Espagne que nous vient l'affirmation la plus claire, la plus vibrante et la plus complète de cette nouvelle condition de la femme et de l'enfant, qui est le vrai recommencement du monde.

Même si la révolution populaire est écrasée en Espagne, elle n'aura pas moralement échoué, et sa résurrection est assurée. Car elle a permis à la « Agrupación Mujeres Libres », de se former et de faire entendre sa voix.

Cette association de « femmes libres », dont les plus âgées ont peut-être trente-cinq ans, et dont les trente-mille membres forment la fleur d'une jeunesse encore adolescente, constitue un mouvement absolument original, qui laisse loin derrière soi les vieilleries du féminisme bourgeois et des organisations féminines annexées aux partis politiques. Elle est éclose de la révolution de juillet 1936 et porte en elle l'âme de cette révolution.

Liées au mouvement anarcho-syndicaliste par des affinités idéologiques qui excluent tout conformisme et toute dépendance, les femmes libres ont su maintenir dans sa forme la plus haute la revendication de l'idéal sans tainier un seul instant le dos aux sombres réalités de l'heure, aux problèmes de l'invasion et de la guerre qui déchirent effroyablement l'Espagne. Elles ont su dénoncer courageusement à la révolution ses propres hésitations, ses lacunes, ses tares secrètes, envisager tous les aspects d'une situation que les dirigeants n'osaient généralement pas regarder en face, et presque toujours présenter des solutions qui témoignent d'une haute inspiration et d'un sens très noble des responsabilités.

Le journal mural et les diverses publications de la Agrupación — avec la puissance expressive de leurs images étroitement liées au texte, leur mise en page explosive, leur typographie monumentale, leur dédain de tous les lieux communs de la politique, leur extraordinaire force émotionnelle et poétique — ont démontré que l'esprit, lorsqu'il plane assez haut, échappe à tous les pièges de la censure. Il sait échapper à la compétence rampante du contrôle policier, en prenant la forme ailée et le langage secret de l'œuvre d'art. Il se trouvait que ce langage, impénétrable aux Tcheka et aux Seguridad policiennes, était le plus naturel aux élites morales et aux masses illétrées de l'Espagne. C'est pourquoi la collection des affiches et des revues de « Mujeres Libres » est déjà entrée dans l'histoire. Nous ne pouvons malheureusement donner dans nos colonnes qu'une faible idée du contenu intellectuel de ses pages, à travers les insuffisances de la traduction et la suppression de l'ambiance graphique et plastique qui est leur vie selon la chair. Puisse cet écho bien lointain inciter quelques-uns à imaginer et à reconstruire, et surtout à transposer dans l'ambiance internationale l'œuvre entreprise par « Mujeres Libres » au sein du peuple ibérique.

L'ESPAGNE NOUVELLE



LES FEMMES DANS LA GUERRE

MANIFESTES

DES FEMMES PARLENT

En ce moment décisif où, d'une façon éclatante, les définitives se jouent, et où les positions prises en actes précis, des femmes — des femmes libres et qui affirment leur volonté résolu de l'être — veulent exposer dans ces pages, le plus fidèlement possible, le véritable sens de leur action dans l'Espagne révolutionnaire. Elles désirent préciser la position des femmes dans la révolution.

A la main douce des femmes qui pansent les blessures, soignent les enfants ou offrent un verre d'eau au combattant assoué, nous joignons le bras fort de la femme qui brandit le fusil. Cela ne signifie nullement la renouveau à un sentiment humain que nous voulons, au contraire, proclamer au-dessus de toute chose. Mais notre sentiment humain est intégral : actif, militant. Il s'attaque à la source même des maux. Il cherche à réaliser mieux et plus que le soulagement momentané de la douleur sociale. Il est ardent ; car il veut cesser totalement les douleurs qui naissent de l'oppression politique et de l'injustice économique !

Ce n'est pas notre faute si aujourd'hui la lutte s'impose, implacable et atroce, avec l'acharnement d'un duel à mort, dans le fracas meurtrier des armes. Ce n'est pas notre faute si une agression organisée pour nous exterminer, agression armée de canons, de mitrailleurs, de mortiers et de fusils, ne peut être réduite, ni contenue, avec de la tendresse féminine et des raisonnements humanitaires. Nous luttons pour la vie et ce n'est pas notre faute si dans cette lutte nous devons œuvrer avec la mort.

Notre proclamation d'apaisement universel sera plus tard : quand le canon ennemi cessera de chanter à nos portes l'hymne féroce du fascisme ; quand sur notre tête ne se projettera plus l'ombre tragique de la hache du loup ; quand, en ce cas, nous pourrions à une vie plus élevée, la menace de la plus féroce répression n'existera plus.

...
« Que la fait de guerroyer, la mise en épreuve pratique de cette horreur qu'est la guerre, l'aide à la déstérioration de tous les sens... »

...
NINOS / NINOS ! (enfants ! enfants !)

Il n'y a rien qui nous fasse autant de mal que de voir exploiter pour des parades publiques l'ignominie des enfants de la guerre, de la politique, de la mort !...

Si nous combattons pour tant de révélations nouvelles, pour tant de rectifications totales, nous ne devons pas laisser se reproduire, sous une autre forme, mais avec le même caractère, les erreurs que nous avons commises hier.

Naguère, c'étaient les processions, les premières communions, où les enfants, sérieux et perplexes devant des rites, pour eux incompréhensibles, servaient de poupées, de jouets à la spéculatation électorale et la bêtise des foules.

Aujourd'hui, on déguise des enfants de cinq à douze ans en infirmières ou en miliciens, et avec des chants aussi incompréhensibles pour eux que les prières d'autant, on les promène à travers les rues de la ville, de la guerre, de la politique, de la mort !...

De toutes nos forces, de toute notre âme, et avec tous nos sentiments, nous protestons contre ce fait, quel que soit celui qui l'organise, quels que soient ceux qui le patronnent.

Les enfants ne peuvent et ne doivent être ni catholiques, ni socialistes, ni communistes, ni libertaires. Les enfants doivent être seulement ce qu'ils sont, c'est-à-dire des enfants. Qui peut donc s'arroger l'autorité de leur élever ce droit ? Un crime plus monstrueux que l'homocide, est le fait de faire d'un enfant une machine à dévotion trop tôt à leurs yeux le monde tourmenté, amer et sale des adultes. Il suffirait d'un peu de répit, et ces enfants d'aujourd'hui — nos enfants — pourraient déborder par eux-mêmes leur monde différent de celui où se passa notre jeunesse.

Tâchons qu'ils restent purs, laissons-les à leurs réactions spontanées, afin qu'ils puissent demain, libérés de toutes les tares morales qui marquent le présent, édifier le monde idéal dont nous sommes en train de jeter les bases.

Que les enfants soient des enfants seulement. Ninos, ninos, ninos... Ni « Ballilas » ni « Pionniers » — Pionniers et Ballilas ne sont que deux éditions du même livre faux.

LES MÈRES ESPAGNOLES

A LEURS SOLDES ALLEMANDES

(Appel radio-diffusé)

Mères allemandes ! Levez-vous ! Dites que vous ne voulez pas la mort de vos fils, ni leur déshonneur. Les mères espagnoles s'adressent à vous, mères de soldats allemands. C'est le cri de cœurs déchirés qui vous reconvoie avec cette demande et nous espérons que vous ne la laisserez pas sans réponse.

On vous a dit que quelques hommes ambitieux ont besoin de vos fils pour qu'ils servent leur jeune sang sur des champs de bataille inconnus. Et pourquoi ? Cela, aucune mère ne le comprend ; c'est uniquement l'affaire de quelques hommes ambitieux. Cette affaire n'a rien de commun avec le salut d'autre peuple, pas plus de l'allemand que de l'espagnol. Vos fils, mères allemandes, sont sacrifiés maintenant, parce que les femmes et les hommes d'Espagne ont tenu tête à leurs premiers agresseurs, parce qu'ils ont vaincus et en ont détruit la plus grande partie.

Considérez ce que cela signifie. Quelques généraux rebelles envahissent avec leur armée de marocains le territoire espagnol, pour le défendre. Le coup fait long feu, ils sont en face de la déroute et demandent de l'aide en Allemagne. Pourquoi en Allemagne ? Parce que les dirigeants allemands sont ainsi faits qu'il ne leur importe point de voir les leurs vivre ou mourir. Et que les dirigeants allemands ont peut conclure cette affaire : vendre vos fils. Les détails et les prétextes sont sacrifiés maintenant, parce que les femmes et les hommes d'Espagne ont tenu tête à leurs premiers agresseurs, parce qu'ils ont vaincus et en ont détruit la plus grande partie.

Comprenez, mères allemandes, que vos fils ne sont pas nés pour anéantir la liberté des peuples étrangers, vous leur avez donné la vie pour qu'ils soient un jour libres et heu-

reux. Et par là respectés. Que faut-il de plus ? Que viendrait-ils chercher ici ?

Mères allemandes, vos fils chéris tuent les fils d'autres mères ; non seulement leurs fils adultes, mais ils tuent leurs terribles armes contre les petits enfants, on leur enseigne à évincer des jeunes filles et des femmes, à tuer des vieillards, à incendier des villes, à dévaster tout un pays ; et ce n'est pas encore assez. Vos fils ne doivent pas se limiter à la lutte ouverte ; on les oblige à l'assassinat. Derrière le front, tombent par leurs mains les adversaires politiques des généraux rebelles et des dirigeants allemands. Que croyez-vous, mères allemandes, qu'on puisse attendre de vos fils s'ils sortent jamais de ces horreurs où se perd tout sentiment humain ? Aucun honneur, aucun honneur certain. Le marché des dirigeants est un pacte de honte et qui s'y laisse mêler n'en retirera que la honte.

Levez-vous ! mères allemandes ! Dites à voix haute que vous n'êtes pour rien dans tout ce qui arrive, que vous ne voulez pas la mort de vos fils, ni leur déshonneur. Dites ce que vous savez : que vos fils ne sont pas allés volontairement en Espagne, mais qu'ils ont été conduits de force, en abusant d'eux. D'autres allemands luttent en Espagne comme volontaires, mais ceux-là du côté de la liberté, et vos fils se rencontrent avec eux ; vos fils tiennent sur ces autres allemands la même attitude que les deux allemands se heurtent front à front. Nés des mêmes mères, ils étaient destinés à être heureux dans la même patrie. Dites-leur haut, mères allemandes. Si vous le voulez, vous êtes plus fortes que les réserves féminines. Si vous êtes unies, et vous levez et unissez vos voix, sachez que vos voix ne pourraient être réduites au silence par aucun pouvoir, par aucune bataille.

Entendez ce que vous crient les mères espagnoles : il est odieux de vous douter les traites et les lâches à cesser l'assassinat en masse de jeunes allemands et espagnols, pour le bien de votre patrie et de notre terre.

MUJERES LIBRES A L'AUTANT-GARDE

Il est lamentable que ce soient les événements qui, après deux ans de guerre, aient fini par imposer les mots d'ordre que *Mujeres Libres* lançait dans le premier moment, avec une grande vision du problème et le espoir d'un autre pays par le soulèvement fasciste.

Mujeres Libres disait alors, lorsqu'elle n'était encore qu'une poignée de femmes audacieuses pleines de ferveur révolutionnaire et de sens pratique : « Il faut se préparer pour une grande lutte, pour la lutte des réserves féminines. Il faut instruire les femmes aux tâches de la production, et pour cela, leur procurer, par tous les moyens, une liberté de mouvement qu'elles ne pourront jamais avoir tant qu'elles devront rester les gardiennes du foyer. »

Avec un sens de la réalité qui n'a pas été mis en défaut depuis, *Mujeres Libres* prétendent mettre en pratique les consignes suivantes :

1° L'Organisation d'écoles d'apprentissage professionnel pour les femmes ;

2° Garderies pour les soins aux enfants, et

3° Réfectoires populaires déchargeant les femmes du travail domestique et des attentes pour le ravitaillement.

Nos propositions sont tombées dans la plus désolante des indifférences ; on n'a cherché que des solutions de fortune, à court terme, exclusives de tout travail d'urgence ; malgré tout, *Mujeres Libres* a continué à constituer ses brigades de travail qui, jusqu'à présent, n'ont pas été employées à fond, parce que, malgré tout, la littérature orale qui a fait retentir autour du problème d'une nouvelle répartition des tâches sociales, personne ne semble s'être rendu exactement compte de la nécessité d'une solution immédiate.

Malheureusement, ce temps est venu nous donner raison, et les mots d'ordre de *Mujeres Libres* sont plus que jamais à l'ordre du jour.

« Les hommes au front ; les femmes au travail », voilà ce que l'on lit, ce que l'on entend de tous les côtés, mais, plus que jamais, des multitudes d'hommes perdent leur temps et leurs efforts derrière des comptoirs ou dans les travaux les plus futiles de la vie citadine, tandis qu'une quantité immense de bras féminins attendent sans être reconnus le droit d'apporter leur concours à la production, et de même coup à la victoire.

Le temps, disons-nous, s'est chargé de révaloriser nos consignes ; mais maintenant, nous ne pouvons plus attendre la préparation technique des femmes, les exigences de la guerre sont chaque jour plus écrasantes, et il est nécessaire d'aller tout droit à la solution de tous les problèmes posés par elle, si nous ne voulons pas être ancêtres, à force de temporisation et de paroles en l'air.

Mujeres Libres ne veut pas faire de la littérature, de la niaiserie sentimentale. Elle va droit aux solutions pratiques. Les voici :

1° Suspension de toutes les entreprises de construction urbaine, et utilisation des matériaux pour les fortifications.

2° Suspension de toutes les activités inutiles à la défense, à la production agricole et à l'éducation du peuple.

3° Levée en masse de tous les hommes valides de moins de quarante-cinq ans pour le front.

4° Incorporation des autres, ainsi que des hommes de 45 à 50 ans, dans les bataillons de fortification, pour autant qu'il ne justifieront pas d'une activité technique dans l'industrie de guerre et les productions indispensables.

5° Incorporation des femmes dans toutes les activités mécaniques des dites industries, et de la production d'armement.

6° Création de garderies d'enfants, pour libérer les mères des soins domestiques.

7° Ouverture de réfectoires populaires pour tous les travailleurs des deux sexes qui feront preuve de cette qualité.

Voici les sept points concrets sur lesquels *Mujeres Libres* fonde le triomphe de la cause antifasciste.

Mais *Mujeres Libres* estime que ceci ne peut être réduit aux limites d'une propagande plus ou moins dénégative et insiste pour que soient prises les dispositions convenables pour convertir en réalité ce programme. Pour sa part, notre groupe est disposé à prêcher, d'exemple, avec ferveur et enthousiasme, ouvrant ainsi le chemin de la réalisation.



ROMANCE DE LA VIE, PASSION ET MORT DE ENCARNACION GIMENEZ LA LAPIDIERE DE GUADALMEDINE

I
Adieu, les eaux du rio chemin de la mer brave ! adieu les eaux cruelles, couteaux qui aiguisaient à ces pierres d'acier, mes pauvres mains usées !

Adieu, les berges dures qui ne vivent esclaves ; genoux fichés en terre ; ar Bris de l'échine courbant sur le torrent de vie héréditaire.

— aux ruelles d'ignorance enchaînée — sans fleurir !

Rio Guadalmedina, canal de peine amère ! tes rives avaient-elles — des mites de lune claires ? — des oiseaux à l'aube ? — des filets de soleil sur des aunes d'argent ? — et des cieux d'un dormance ?

Rio Guadalmedina, Ah ! pour qui tes fêtes, les campagnes fleuries et les soies cachées qui suivent les rivières leur disputant l'espace ? Tu n'as pas voulu tendre ton nid à nos faces, quand naissait un sourire dérobé à mes larmes !

Tourjours sur une eau trouble mes yeux étaient penchés.

Rio Guadalmedina, fleuve de peine amère ! Qui dit que les rivières ont des langues de vent et d'eau, qui jouent sur vos flûtes du crépuscule ? Douleur de la rivière sur tout corps et mon âme, faim, soif, ignorance, froid, dureté, fatigue — rio Guadalmedina !

II
J'ai laissé les baptistes claires tout le beau linge des « messieurs », et ne le linge de milicien obscur et ensanguiné. Quel péché avez-vous commis, vous, mes pauvres mains esclaves ? J'ai changé d'ouvrage, bon juge, puisque ce sont les temps qui changent.

Ils donnaient, ces enfants du peuple, sang et espoir comme les chrétiens.

— Ah ! maudite est mon ignorance ! — Je sais pourtant qu'ils sont la chair de ma chair longtemps tourmentée.

C'est la seule chose que je sache du reste je ne sais rien. Toujours le même est le rio trouble comme toujours est son eau ; toujours les mêmes berges dures, et même fait jadis caléine.

Je ne savais rien, bon juge. J'étais affolée de nouveauté et personne ne sait me dire pourquoi les hommes se tuent.

Ils étaient ma propre chair. — Est-ce que c'est chose mauvaise ?

— Un officier espagnol. Offrir trois cinquante être soldat, et moi, payé commencement du mois, après plus payer.

— Comment es-tu venu ?

— Dans un bateau à Ceuta, après beaucoup de jours le train jusqu'à Burgos. Un jour voir des soldats. Courir, courir la. Mais arriver et sans demander d'équipement. Moi donner.

Demander arme. Me donner. Et maintenant... — Tu voudrais retourner chez toi ?

— Oui, mais...
Regard en-dessous au jeune ouvrier espagnol qui continue à nous écouter et qui maintenant se penche pour lui dire : Oui, vous retourneriez, pour travailler pour la République un vivre comme des hommes, parce que vous avez été engagé par la romerie.

III
Chaud de sang, elle était l'heure plus froide de l'aube. L'air se figeait de stupeur. La conscience, ni le songe ne pouvaient dormir ; ils vallaient aux fenêtres.

Où va Encarnación Giménez, droite et pâle, une question aux lèvres — qui n'a point de réponse, escortée de fusils aux baïonnettes nues ?

Seule la lune sur sa marche sous le ciel et le rio Guadalmedina s'enfle de sang et de larmes.

Voici la muraille complice où le prenant par derrière ils vont la nuer, d'être pauvre.

D'être de cette abjection « canaille » : C'est la justice qu'on rendu leurs codes d'aristocrates.

Pauvres du monde, entourez-la ! L'Espagne, tressaillant de bataille ! Que courent viciées les flammes sur les codes, tous maudits !

Tombe Encarnación Giménez sous un ouragan de balles ! S'il faut détruire ce monde. Qu'il s'éroule à l'heure sombre. Debout, les pauvres du monde joignez vos torrents débordés !

LUCIA SANCHEZ SAGORN.

MERCI, FRÈRES !

Nous avons été constamment les ennemis du héros, nous confessions l'avoir combattu ; nous avons vu l'exaltation de l'individu au ciel de l'héroïsme, parce que, pour nous, dans le héros, il y avait toujours une fraude, un piège, que le héros était le hasard, la vanité, la menace ; le sentiment — non pas le sens — de l'héroïsme qui réside seulement dans les mœurs.

Mais voici notre offensive de Guadalajira. Ce n'a pas été celui-ci ou celui-là, bien qu'on puisse songer à bien des noms ; ce n'a pas été la technique militaire, la stratégie de quelques généraux, la tactique des États-Majors, mais un peuple subitement possédé du sentiment héroïque de sa destinée qui a mis en fuite les armées impérialistes, ces bouillons de culture pour minuscules héros d'imaginer.

Par tout l'Espagne loyale s'est croisé un cri d'admiration. Des noms propres se sont enflammés comme des brisiers sur les lèvres du peuple, qui a continué à ignorer, dans sa grandeur et sa simplicité, le héros unique sous les noms divers : 14e division 70e brigade...

...Nous nous inclinons aujourd'hui devant lui avec l'émotion et la simplicité de deux paroles : merci, frères !

PRISONNIERS

« Il se sont groupés instinctivement par nationalité. Ils se plaçaient à la chaleur du sol et s'y étaient avec bonne humeur, presque avec joie. Le dernier groupe qui fut le seul groupe qui mittra et les seuls prisonniers avec lesquels je me sentis le goût de parler. Est-ce parce qu'ils étaient les plus irresponsables ? les plus pauvres ? les plus primitifs ? »

Ahmed Ben Ali Elfassi est le marocain de ce groupe. Il est originaire de l'Algérie, de la mante qui lui tombe jusqu'aux épaules, sort la tête petite, couronnée d'une poignée de cheveux longs demi-frisés. Un de ses yeux verts épie par l'entrebaillement des paupières, et sa bouche ouverte dit un contentement souriant contre ses grandes dents jaunes. Il ne comprend pas l'espagnol. L'interprète aide à éclaircir le dialogue.

— Quel âge as-tu ? — Je n'en sais rien. Nous vivons notre compte d'années... et pas davantage.

— Qui t'a engagé pour venir ici ? — Un français et un marocain n'ont offert du travail pour deux duros.

— Comment s'est fait le voyage ? — En bateau depuis Ceuta. Ensuite autres villes. Je ne me rappelle pas les noms. Il y avait beaucoup de maures, je ne sais pas combien.

— Y avait-il aussi des allemands ? des italiens ? — Je ne sais pas ; ils vont tous habillés en chrétiens.

— On t'a payé les deux duros ? — Seulement deux pesetas d'argent. Je chargeais des munitions.

— Où as-tu été fait prisonnier ? — Entre une montagne et une rivière, dans un combat terrible. Personne ne savait plus ce qu'il faisait.

— Tu as des parents ? — Je n'en ai pas d'autres qu'Allah.

— Tu n'es pas pour que l'on te tue, ici ? — Non. Pourquoi ? S'il est écrit que je mourrai ici, je mourrai. S'il est écrit que je retournerai au pays, je retournerai.

Il sourit, et pour ne faire bonne grâce, leva le poing. L'interprète l'a remarqué, et je note exactement ses paroles : « Baise ton poing et ne le linge de milicien obscur et ensanguiné. Quel péché avez-vous commis, vous, mes pauvres mains esclaves ? J'ai changé d'ouvrage, bon juge, puisque ce sont les temps qui changent. »

Ils donnaient, ces enfants du peuple, sang et espoir comme les chrétiens.

— Ah ! maudite est mon ignorance ! — Je sais pourtant qu'ils sont la chair de ma chair longtemps tourmentée.

C'est la seule chose que je sache du reste je ne sais rien. Toujours le même est le rio trouble comme toujours est son eau ; toujours les mêmes berges dures, et même fait jadis caléine.

Je ne savais rien, bon juge. J'étais affolée de nouveauté et personne ne sait me dire pourquoi les hommes se tuent.

Ils étaient ma propre chair. — Est-ce que c'est chose mauvaise ?

— Un officier espagnol. Offrir trois cinquante être soldat, et moi, payé commencement du mois, après plus payer.

— Comment es-tu venu ?

— Dans un bateau à Ceuta, après beaucoup de jours le train jusqu'à Burgos. Un jour voir des soldats. Courir, courir la. Mais arriver et sans demander d'équipement. Moi donner.

Demander arme. Me donner. Et maintenant... — Tu voudrais retourner chez toi ?

— Oui, mais...
Regard en-dessous au jeune ouvrier espagnol qui continue à nous écouter et qui maintenant se penche pour lui dire : Oui, vous retourneriez, pour travailler pour la République un vivre comme des hommes, parce que vous avez été engagé par la romerie.

III
Chaud de sang, elle était l'heure plus froide de l'aube. L'air se figeait de stupeur. La conscience, ni le songe ne pouvaient dormir ; ils vallaient aux fenêtres.

Où va Encarnación Giménez, droite et pâle, une question aux lèvres — qui n'a point de réponse, escortée de fusils aux baïonnettes nues ?

Seule la lune sur sa marche sous le ciel et le rio Guadalmedina s'enfle de sang et de larmes.

Voici la muraille complice où le prenant par derrière ils vont la nuer, d'être pauvre.

D'être de cette abjection « canaille » : C'est la justice qu'on rendu leurs codes d'aristocrates.

Pauvres du monde, entourez-la ! L'Espagne, tressaillant de bataille ! Que courent viciées les flammes sur les codes, tous maudits !

Tombe Encarnación Giménez sous un ouragan de balles ! S'il faut détruire ce monde. Qu'il s'éroule à l'heure sombre. Debout, les pauvres du monde joignez vos torrents débordés !

LUCIA SANCHEZ SAGORN.

LES ENFANTS, A L'ETRANGER !

Les enfants doivent aller à l'étranger, même au moment, ils ne courent pas un danger imminent à l'arrière.

Pour atténuer la diète d'aliments, pour les protéger contre le voisinage de la guerre, pour éviter à leur vie sa foule tragique ineffable, il faut accepter tout de suite les offres fraternelles de tous les pays qui ont voulu recueillir nos enfants.

Nous comprenons la résistance que cette expatriation éveille dans le sentiment des pères. Mais la sécurité, le bien-être et l'éducation appropriée des petits méritent bien le sacrifice des grands.

PAROLES DE COMBAT

MADRILENS, NE PERMETTEZ PAS QUE L'OS FEMMES SOIENT OTAGES PAR LES MAURES. (D'une affiche dans les rues de Madrid.)

Le vrai combat qui consiste à exciter le sentiment animal pour que les hommes entrent en querelle est aussi ancien qu'inutile. Ancien, parce qu'il a existé dans toutes les guerres ; inutile, parce qu'il est vain de résister, il reste comme réalité le niveau de civilisation avec lequel la vie recommence, sans que les provocations et les stimulants occasionnels puissent entrer en ligne de compte.

Baisser l'instinct animal fut toujours le meilleur remède pour allumer les guerres que les dictateurs et tyrans entreprennent pour leurs fins particulières, sans nul souci de la vie ni du bien d'autrui. Ces appels d'un pas à temps ne conviennent pas à notre lutte.

Madrilène, camarade, frère : ne vas pas à la lutte par la crainte de : « razias » maures, menaçant des femmes chrétiennes. Lutte pour un idéal vivant qui donne la solidité de sentiment et de raison à l'avenir prochain qu'il nous appartient de construire. Il est vain de résister aux mœurs instinctives, primaires, que des années de culture spirituelle étaient venues apaiser ; il ne faut pas que, pour obtenir une victoire, presque toujours de parti, des opportunistes, les hommes de l'épée d'instinct, d'instinct d'un ordre aussi bas.

Tu luttas pour toi ; pour ta profonde conviction et non pour la ridicule menace de vexations plus ou moins concrètes et de sévices plus ou moins terribles contre ta femme. Par-là même, elle saura le défendre et se défendre elle-même.

QUAND LES MACHINES

A CALCULER SERONT EN DEFAUT

Les têtes mécaniques des calculateurs posent bien leurs comptes. Elles calculent avec une infatigable précision le pouvoir destructeur des machines, la puissance explosive des engins les plus récents, la capacité d'avance des colonnes motorisées et jusqu'au coefficient psychologique de la dépression d'un bombardement. Avec tout cela, ils sont bien sûr les maîtres de l'Espagne, devant l'incertitude lâche et honteuse des autres nations. Avec tout cela, ils vont rasant les cités, détruisant les vies, accumulant les kilomètres de débris, le triomphe du totalitaire, ils ne l'atteignent point, ils ne l'atteindront jamais, et un jour, à ces têtes mécaniques des envahisseurs, seront rompus les ressorts ingénieux qui ont fait tant de mal en Espagne. Bonheur sur quelque chose qui n'est pas dans les calculs ; la furibonde décision d'être libre, l'héroïsme qui jamais n'a tenu de comptes, qui est incommensurable et est éternel, et qui durera encore quand le monde futur aura épuisé ses réserves de fer, de tritite, et de soldats automatiques.

Et le peuple espagnol aura vaincu ainsi, à l'espagnole : au delà de la physique, au delà des mathématiques, au delà de la logique. A force d'héroïsme incalculable, de furibonde décision d'être libre.

FEMME D'IBERIE

Tout au long de la guerre, il y a une figure à laquelle on a accordé une attention littéraire brève et distraite : la femme soldat.

Tout au long de la guerre se meurent de graves silhouettes féminines. Ce n'est pas de la mère, figure traditionnelle, qui canalise sa douleur dans les sillons profonds de ses joues ; c'est la femme soldat, qui se souvient de sa promesse solennelle de se soulever, et qui ne se souvient pas de l'attente craintive l'arrivée de l'ennemi avec d'obscurs tressaillements de sa virginité — que nous voulons parler maintenant.

Il y a tout au long de la guerre une autre figure, à laquelle on a accordé une attention littéraire brève et distraite : la femme soldat. Elle se termine sur les épaules, comme sur un socle de pierre, bouche volontaire, regard levé sans peur — la femme qui comprend vite. Quelques fois avec le fusil, d'autres avec l'outil, d'autres seulement avec le pur élan, la passion brûlante, la foi. Nous l'avons vue parmi les pêcheurs de haute mer, tout au long de la côte Cantabrique jusqu'à l'Asturie martyre. Nous l'avons vue charger et décharger, nous l'avons vue avec une gravité solennelle entre ses morsures et les vengeurs.

Nous l'avons vue à Madrid regarder stoïquement le ciel d'où venait la tormente, ou fouiller des monceaux d'os et de chairs sanglantes en quête d'une vie à sauver ; nous l'avons vue dans toutes les provinces et nous la voyons à Catalogne infliger l'enthousiasme et la foi aux hommes, forte et audacieuse comme une qui a appris à régler ses comptes avec le devoir.

Car si la femme espagnole a dépassé soudainement en grandeur celle des autres pays, c'est en refusant l'esclavage du sacrifice obligatoire tel qu'il lui était imposé et en s'attribuant le droit au sacrifice, droit qu'elle a conquis de vive force.

Personne ne peut la décharger des tâches les plus rudes ou, comme disent certains, les moins faites pour elle ; personne ne peut la dispenser de donner la vie. Car elle a pris les devants, et n'agit pas par devoir, mais pour le plaisir de se mettre au service de la cause.

IL Y A A QUELQUE CHOSE QUI VIVRA TOUJOURS SUR LA TERRE

Il y a quelque chose que l'ennemi de la Liberté et de l'harmonie de la Vie ne pourra jamais vaincre ; ne pourra jamais faire taire ; ne pourra jamais disparaître. Il y a quelque chose que n'atteignent pas les mortels engins de guerre ; sur quoi l'artillerie est sans pouvoir ; que les avions ne peuvent voir ni les gens à solides détruire.

Nous sentons cela allumé dans notre poitrine. Nous le portons brûlant et lumineux dans notre sourire qui, illuminé par quelque chose, persiste sereinement dans le moment des plus grandes détresses.

Nous sentons cela, orientant notre vie entière. Orientant tout ce qui est nôtre de la pensée et de l'action.

Et cela qui n'est pas de nous, brûle en nous et, bondit. L'âme, chaque fois et légère comme une flamme, ne perdra jamais l'acmé de son désir, l'anxiété du bien, l'humanité.

Il y a quelque chose qui vivra toujours sur la terre.

ET MAIS LA REVOLUTION

INDISCIPLINE ORGANISÉE

Le mouvement d'union, de libre coopération, d'alliance sans confusion, du front antifasciste luttant pour une cause commune, marque avec une évidence indiscutable le résultat obtenu par des années et des années d'organisation de l'indiscipline, de l'individualité, du sentiment instinctif et de l'action directe. Dans le cerveau de chaque homme de la CNT et de la FAI sont nés spontanément un sens altruiste, au-dessus de tout égoïsme d'organisation, une passion dévorante de la lutte, une bravoure sans bornes qui relègue à l'arrière plan les soucis d'intérêt personnel au profit d'un seul objectif : vaincre !

Mais par le ressort de l'indiscipline et de la spontanéité personnelle, la CNT et la FAI, se sont trouvées dès le premier moment d'alarme dans les rues, sur les places centrales, partout où il fallait, groupées sous le mot d'ordre unique imposé par les événements : des armes !

A Barcelone, à Tolède, à Alcala, dans la Sierra, à Guadalajara, l'indiscipline héroïque a dépassé les limites humaines du possible. Un grand nombre de nos camarades sont tombés bien en avant des avant-gardes officielles. Ils sont tombés dans leurs propres avant-gardes, celles qui préparent la victoire et la victoire de tous. Nous sommes fiers d'eux. Leur courage et leur résolution ne découlent pas de l'irréflexion. Le courage et la résolution de leur indiscipline sont le fruit de la lutte inépuisable de l'organisation : CNT et FAI.

Une telle hardiesse dans le sacrifice ne s'improvise pas. Elle a coûté au mouvement anarchiste bien des années de préparation et de lutte, une grande activité, et pourquoi ne pas le dire ? — une organisation méthodique de l'indiscipline.

De la même façon que jusqu'à maintenant nous avons contrôlé l'indiscipline du courage et des sentiments, quand le moment décisif de la lutte se présente, nous pouvons contrôler l'indiscipline de l'intelligence constructive. Mais pour aujourd'hui nous nous en tenons à ceci : nous ne voulons pas de la discipline qui limite la bravoure, l'intelligence et les sentiments.

LES FEMMES

DANS LES PREMIERS JOURS DE LUTTE

Les institutrices pelaient des pommes de terre, les infirmières frottaient les parquets, les petites domestiques accouraient en avalanches aux classes préparatoires qu'on était en train d'improviser, les féministes eurent pour ce vaillant les enfants et servaient dans les hôpitaux, les couturières prenaient le fusil ; beaucoup allaient s'offrir, machine et tout, pour couvrir des milliers de militaires ; d'autres laissaient provision de tartines et de rafraîchissements et établissaient leur « boutique » dans les faubourgs pour ravitailler au passage les pelotons de militaires qui sortaient en camions en quête de villages à reconquérir.

Tout un tourbillon de générosités instinctives et magnifiques.

Cette fièvre soudaine d'activité a son explication profonde. Une parole avait retenti : Révolution ! Révolution ! Révolution ! Et la servante courait se délivrer de son ignorance, et la coquette brisait la tyrannie de l'aiguille pour réaliser ses songes d'adultère. Mais toutes furent utiles. Toutes apportèrent travail et enthousiasme. Et ce bouillonnement des dévotion alla se canaliser ensuite en une fertile application d'aptitudes pour longtemps inutilisées, courant qui dut finalement transformer, en un sens de dépassement, toute la vie des femmes espagnoles.

LA DÉFENSE DE MADRID

C'est Sancho Panza qui défend Madrid. Le bon Sancho Panza, touché de l'esprit de Don Quichotte. Le peuple, avec ses fautes d'orthographe, de femmes ignorantes et d'hommes chantant des couplets du peuple. Ce sont les faubourgs madrileños, touchés d'athénisme libéral et de cercles socialistes, qui ont défendu et sauvé Madrid.

Les « mauvais livres » lui ont empoisonné le sang, à ce Sancho Panza ! Son peu de connaissance le tenait en arrière, mais le péril se montre et voilà que, tout à coup, la défense devient son affaire. Le peuple brandit des armes, les péchés ne l'arrêtent pas, il se surpasse. Madrid est maintenant une île. Les minorités dirigeantes sont loin ; elles ont quitté la place avec ceux de l'ordre, avec ceux de l'élite. Seule une prédiction héroïque est restée, exacte, solide, bâtie sur des années de lutte, de sacrifice, de « No pasaran ! » Ici, ne comptent ni les possibilités, ni les calculs stratégiques, mais le sentiment vivant du peuple, le sens justicier de Sancho ; et c'est assez. Ici, se réalise la folie quichottesque — la folie quichottesque de Sancho — du peuple.

Tels sont les faubourgs madrileños, touchés d'athénisme libéral et de cercles socialistes, ceux-là qui ont défendu Madrid.

MOISSON 37

Les problèmes de la terre en Espagne ne peuvent être résolus avec des techniques démocratiques. Pas davantage avec des solutions importées d'autres pays. Ni avec des distributions de parcelles d'une réforme agraire en banqueroute déjà complète. Les problèmes agraires sont multiples, complexes et particuliers à chaque région, à chaque canton, à chaque palme de terrain. Mais il est inutile d'affecter des innocences de chercheurs néophytes, alors que tous, et les plus malins tout les premiers, savent pertinemment qu'il n'y a qu'une seule formule mondiale pour le problème de la terre, et que cette formule se nomme socialisation.

Aujourd'hui, on propose de sauver l'agriculture ou, plus modestement... la récolte, par le moyen des « brigades de choc », dont l'un des travaux les plus importants consiste à se promener dans les rues et à s'attrouper sur les places des cités, en une éblouissante parade d'exhibition politique ou de finale d'opérette.

En même temps, une sinistre stratégie de parti, visant bien moins à gagner des adeptes qu'à forcer des adhésions, poursuit une folie effrénée — et celle-ci vraiment sur tous les fronts — contre les collectivisations. Lorsqu'on

ne les supprime pas ouvertement, par voie de décrets ou d'expéditions policières, on leur rend la vie impossible. Ceci pour la rendre plus facile à la petite (et à la petite-grande) bourgeoisie. Et les travailleurs qui ont apporté une année de sacrifice, luttant contre les difficultés d'une expérience nouvelle dans les circonstances qu'on sait, se trouvent placés, au moment de cueillir les premiers fruits de leur œuvre, devant les nouvelles difficultés qu'on leur oppose, dans un but peu limpide.

Voilà comment l'on traite une des conquêtes positives de la révolution !



LE TRAVAIL

Aucun boeuf ne s'attelle lui-même au joug.

Il y a un moment de suprême plaisir dans le travail : le moment où il s'achève.

Le travail est l'effort serein et salutaire de tous les jours qui donne la sève au pain.

LE TRAVAIL

1) ORIGINE.

Travail : Prestation personnelle en échange d'une rémunération, disent les textes. Donc travail aussi, aujourd'hui, que la douleur chronique l'essence même du travail. Le concept biblique : « Tu gagneras ton pain... » ne vaut pas dire autre chose que cela : tu gagneras ton pain dans la douleur, dans le travail.

Quand l'effort a été plaisant, on l'a considéré comme un bien-être, comme un plaisir (aujourd'hui, il se nomme « le sport »), mais non comme un travail ; il y manquait la rémunération qui est l'expression de la douleur, son génémisme.

L'essence du travail, la douleur, résulte d'un défilé de la part de l'homme dans la lutte établie entre lui et la nature. Le premier effort humain, la première réalisation du travail, l'homme primitif les a employés dans le geste d'endurer sa griffe pour cueillir les fruits des arbres. Le premier accroissement de puissance de la griffe et du bras, le grand pas, c'est l'outil, origine de toute la technique.

2) CHAÎNE.

En décomposant le travail et le temps en une série de mouvements tous indispensables, qui font des hommes des automates, qui les transforment en bêtes humaines. Traiter croyait atteindre le suprême progrès de l'industrie. Et, effectivement, il en était ainsi. Grâce au perfectionnement de la mécanisation, l'utilisation industrielle des forces humaines se trouva portée au maximum, mais en méconnaissant les efforts, au lieu de les limiter. La machine a pris la composition. En ce sens, sous l'angle d'un raisonnement qui décrit et répète indéfiniment chaîne révolutionnaire, la machine est un raisonnement mathématique et toujours identique à soi-même.

Jusqu'à là, jusqu'à cette limite que la machine elle-même ne pourra jamais dépasser, la machine parvient à cet extrême : enseigner l'homme, le faire penser. Ainsi, la mécanique agricole moderne dicte au paysan tout un système de culture et une manière de travailler. Mais sans varier ni progresser dans son enseignement, elle le répète fidèlement, sans la moindre rénovation, jusqu'à la mort des pièces qui la composent. En ce sens, sous l'angle du progrès industriel et celui du Travail, la perfection de l'homme consiste à suivre avec soumission la machine, en se convertissant lui-même en machine. En ce sens, Taylor et ses collaborateurs ont atteint le stade suprême de l'industrie.

On ne peut leur reprocher qu'un petit détail : ils ont oublié l'homme.

LES MUTILES DU TRAVAIL

Après bien des années de sacrifices, les travailleurs ont obtenu que l'accident du travail soit reconnu comme un mal en partie réparable. L'ouvrier accidenté par la machine, par le métal ou le gaz, reçoit, en compensation de l'aggravation irréparable de son sort, une pension qui, en cas de mort et comme héritage, sera reportée sur ses fils mineurs. Pour la perte d'une main, six pesetas et demie par jour ; 3,25 pour la perte d'un pied.

Ainsi on a décidé les nouvelles lois sociales.

Nous avons suivi les convocations, les réunions, les décisions avec toute la passion et tout l'acharnement de la lutte qui ne fait que commencer.

Les subsistances montent si le salaire augmente et le prix de la réparation humaine — de l'accident du travail — ne peut pas rester en arrière. Et il n'y restera pas.

On ne s'est pas contenté de la substitution du bras de chair d'un appareil armé en couteau durci ni de l'attribution d'un salaire intégral ou augmenté ; on a poussé la délicatesse jusqu'à dissimuler l'utilité de l'indemnité en l'occupant à l'important travail d'ouvrir — par exemple — une porte.

Tout un progrès, comme l'on peut voir !

Mais la mutilation spirituelle ? Et la lésion que le travail rend au mécanisme humain dans l'âme ? L'atrophie mentale, la paralysie de la volonté et de l'imagination ? Qui donc les reconnaît, les soigne, les répare ? Le patient d'une clinique sait que sa blessure peut cicatriser. Mais l'homme de bureau qui aligne des recets des sommes et des déductions, l'ouvrier qui fait toujours « la même pièce », la caissière qui observe éternellement les touches de sa calculatrice ? Ils deviennent de vrais incurables. Quelle sera l'indemnisation de la vie en pulvérisation qui ne pourra pas se développer, condamnée aux vies étroites et unilatérales, à la méconnaissance des problèmes dans leur totalité ? Pension, consolation, réajustement ? Quelle lacune, quel leurre, ou quel bonteux marché d'abrutissement et de retard social.

Au-dessus de toutes les lois écrites, nous posons une « loi » qui nous garde de la mutilation spirituelle. Une loi dans ce monde des lois. Une loi qui dynamise l'esprit des retardataires et qui affirme l'âme de tous les hommes.

HYMNE DE « MUIERES LIBRES »

Le poing en haut, femmes d'Ibérie
Vers des horizons imprégnés de lumière
Par des routes ardentes
Les pieds dans la terre
Et le front dans l'azur.

Affirmant les promesses de la vie
Nous défaisons la tradition
Nous modelons l'argile
Chaud — d'un monde
Né de la douleur.

Que le passé plonge dans le néant
Nous n'aurons pas un regret pour hier
Voulant inscrire
Un sens nouveau
Au mot de : femme.

— En avant ! Femmes d'Ibérie
Avec le poing levé dans l'azur
Par les routes ardentes
En avant !
Le visage dans la lumière.

LE ROMANERO DU DIX-NEUF JUILLET

La vie s'interrompt d'un coup
ce fut au temps de la faucille —
et le chanson du moissonneur
fut troquée pour un regret pour hier
et la hache laissa au tronc
une interrogation ouverte.

La vie s'interrompt d'un coup —
dans la ville et dans le hameau
se refroidit le four à pain,
et sur le blé stoppa la meule ; —
le fer s'endormit sur l'enclume
dans une extinction d'étoiles !

La vie s'interrompt d'un coup
figée en raques cris d'alerte !
Mais la faim hurle, et se réveille
la légion de la misère ;
elle hait une odeur dans l'air
chargé d'effluves électriques ;
un poing géant qui s'est levé
compte les minutes d'attente.

De l'Est à l'Ouest et du Nord
au Midi de l'Ibérie,
court l'alerte des parias
Gardez-vous, les gens de la plaine !
et vous dans la montagne ! alerte !
ceux qui peinent dans la hueria
et ceux qui rêvent près de l'eau...
À nous les gueux, les sans chemises,
le poing bien serré sur l'outil ;
les riveurs de vieilles entrailles
voulent nous ferrer les poignets !

La vie, toute entière, tremble,
de craintive impatience !

Jubilé des esclaves !
Les nuits étaient splendides ;
illuminées de rouges
sons de voix bleues étaient
comme cette chanson sans nombre
que le vent arrache à la sylve
la secouant jusqu'aux entrailles
de l'arbre géant sous la terre.

C'étaient des crépitements de flammes
des déchaînements de fureurs,
des sifflets parmi les églais,
la vie et la mort en rude mêlée.
Et au milieu du tourbillon
une bouche collée à terre —
et dans un soupir... Frère, écoute —
(Ils étaient dans l'ombre et s'ouvraient
les mains avec timidité,
ne se connaissant pas la veille.)

Ma mère est restée à pleurer
quand je suis parti, de peine,
elle se croira abandonnée
si la mort venait me prendre.
(Jubilé des esclaves,
Jubilé ! La bouche noire
du fusil crée dans la nuit
une rafale d'étoiles.)
Et la voix... — Parle à ma mère,
si je tombe, cette certitude ;
qu'ici je laisse mes frères
vaillants et forts pour la défendre,
tes fils de ses propres entrailles,
sinon par elle moi au monde.

Jubilé des esclaves !
En juillet rouge la terre
comme un ventre frémissant
reçut la semence nue.

LUCIA SANCHEZ SAGRIL.

POÈMES

Mi destino

Mon destin est comme un fruit : de ses
feuilles vertes, odorantes, à son écorce amère
et à sa pulpe tendre, et à sa semence aigre et
réconfortante.

Au loin, un chaud paysage ; au-dessus,
beaucoup de paysages divers. Et, demain, le
sue de la semence ; la grande synthèse de
l'enracinement suprême. Pour construire et
détruire les jours, grande et glorieuse de sang
parmi tant de choses.

Contours de mon fruit, tournoiement de ma
destinée ! Echec de chaque lieu dans le lieu
illuminé derrière mon front.

Sempre ir

Toujours aller est l'avenir gonflé de perfection,
la fructification à la peau de senteur.
Toujours aller est la garantie imméritée de
félicité cosmique.

Aller par des galeries dorées, par des cours
encombrées de feuilles sèches, avec le soleil ;
par les échelles coupées, à des décorations
bruyamment joyeuses ; par des silences pleins
de présentiments, à des vents ardents d'inspiration.

Aller, c'est le vol de dix ailes avec les
quelles mes mains coupent le ciel que j'attend !

Por esperar, perder la esperanza

Pour espérer, perdre l'espérance. Combien
s'allège la réalité lorsque le cœur, seul, le
songe revient l'emporter.

« Le Monde commence hors du Monde »
par CARMEN GORDA



REDOULONS EFFORTS

On a dit que le travail était un châtiment,
une nécessité ou un plaisir et nous ne nous
attardons à critiquer aucun de ses interprètes.
C'est un châtiment pour le désolé qui naît,
vit et meurt en lui, pour lui et par lui. C'est
un plaisir pour l'oisif qui peut le régler et le
doer à son goût. C'est une nécessité pour le
dynamique, pour le pléthorique qui doit re-
courir à la fatigue pour se débarrasser d'un
excès de vitalité qui l'acable et l'inquiète.
D'entre ces vieilles interprétations, qui répon-
dent à trois réalités distinctes, nous avons à
extraire, nous autres, cette gouttelette de vérité
condensée qui se découvre à la fin de toutes
les choses. Cette vérité qui doit correspondre à
notre demain lumineux et à ses promesses.

Nous ne pouvons donner pour bonne cette
interprétation qu'actuellement on nous offre
comme définitive, selon laquelle le travail est
la base de la vie et qui nous engage à vivre
dans une émulation et une compétition perma-
nente ; nous continuons à y voir survivre la
vieille malédiction biblique : « le travail est un
châtiment ». Le travail qui absorbe, qui suce
la vie, en la convertissant en un championnat,
en une fatigue infinie où le gagnant est le
plus esclave, ne peut être, à nos yeux (et nous
ne voulons pas qu'il soit) le concept définitif
du travail. Nous reconnaissons pourtant
qu'il est une étape vers la rénovation finale
du travail.

Nous faisons la révolution. A quelque degré
la guerre nous absorbe, nous ne pouvons
ni ne devons oublier que nous faisons la révo-
lution, que la révolution est l'objet final et
que seule la révolution peut nous approcher de
la formule définitive du travail. Mais il est
nécessaire de reconnaître que seulement en
travaillant nous saurons l'atteindre et la saisir.

Admettez que les temps sont durs ; le destin
nous a marqué la tâche ingrate de tracer,
ratisser, cimenter les chemins du lendemain.
Le travail — aujourd'hui, camarades, que nous
faisons la révolution — ne peut être rien de
plus que l'activité permanente, l'insomnie, la
renonciation à nous-mêmes, la remise absolue
de nos âmes à un sacrifice sans conditions,
l'esclavage, en un mot ; mais c'est aussi l'es-
clavage passionné, embrasé avec joie, non pas
l'esclavage pour l'esclavage même, ni l'escla-
vage pour la vie, mais l'esclavage — en termes
paradoxaux — pour la liberté, pour cette pe-
tite goutte de vérité concentrée que nous allons
chercher.

Pour le travail, pour ce travail épuisant
que nous avons à nous imposer, projetons-nous
hors de nous-mêmes dans le temps et dans
l'espace, abandonnons notre nature périssable
pour nous convertir en dieux, s'élevons en
créateurs. Le travail est création ou n'est
rien ; la création est dépassement progres-
sif et l'objet du dépassement est la liberté.

Redoublons d'efforts, camarades.



UNE SEULE MORALE

Il n'est pas nécessaire d'avoir un regard de
lynx pour comprendre quels sont les signes qui
se manifestent et ceux qui pointent à l'horizon,
en cette époque révolutionnaire bouleversant
les bases de l'ordre maudit.

Deux iniquités commencent à s'écrouler dans
le monde : le privilège de classe — où se
trouve la civilisation du parasitisme et le mon-
tre de la guerre — et le privilège du sexe
mâle — prétendant faire de la moitié du
genre humain des êtres autonomes et de
l'autre moitié des êtres esclaves. Ce privilège
créé un type de civilisation unisexe : la
civilisation masculine, qui est la civilisation
de la force et qui a produit à travers les
siècles la déroute morale et l'asservissement
des deux sexes.

Les travailleurs s'apprêtent à accomplir leur
mission historique et humaine, consistant à
faire disparaître pour toujours la classe para-
sitique qui a rendu impossible l'harmonie sociale
et la construction d'une vie plus humaine et
plus juste. Mais comme, parmi ceux qui ar-
rêtent l'effort de la révolution, se trouvent des
seigneurs de tendre la main à l'oppression
la plus faible et la plus désemparée : à la
femme, à toutes les femmes, puisque la classe
sociale dans laquelle elle se trouve, le capitalisme,
est inférieure en indépendance et en dignité
à celle des esclaves du salariat, puisqu'elle
sont, en somme, les tristes et dociles serviles
misérables esclaves ?

Nous entendons journellement parler de la
liberté des opprimés et de la noble cause de
la justice sociale. Mais nous n'entendons ja-
mais, sauf en de rares occasions, — et nous
voyons encore moins s'affirmer dans les actes
de nos « libérateurs » — la nécessité de l'émancipation
intégrale des femmes. Ces pauvres
femmes, râvées par l'éducation misérable
qu'on leur a toujours réservée, au niveau d'un
véritable infantilisme cérébral, sont le plus
souvent hors d'état de pouvoir même entrevoir
les bienfaits de la liberté. Pour commencer à
remédier aux effets d'un tel procédé, la pre-
mière chose à faire est d'affirmer une seule
morale pour les deux sexes.

SUCROE PORTALES.

ÉDUCATION

ENSEIGNEMENT NOUVEAU

Instaurs. En matière d'enseignement, le plus
urgent et efficace, n'est pas pour le moment
d'éduquer des enfants, mais de faire des maî-
tres capables d'éduquer les enfants. Et pour
faire de bons maîtres, il faut commencer par
établir quelques affirmations claires et fonda-
mentales.

I. — La Pédagogie, considérée à ce jour
comme science, doit se comprendre et se sentir
comme art ; elle doit s'appuyer sur cette
disposition intime et créatrice qui se nomme
l'inspiration.

II. — L'inspiration pédagogique enseigne au
maître à découvrir en chaque enfant et à
chaque moment la vérité vive que chaque en-
fant et chaque moment imposent.

III. — Il n'y a pas de doctrine rationaliste
si excellente et infallible, qu'elle puisse être
imposée comme raison suprême à toutes les
mentalités enfantines. Il y a davantage en
l'enfant.

IV. — Le maître inspiré aimera non pas les
enfants en abstraction ; il aimera chaque en-
fant, apprendra de chaque enfant, saura en-
seigner à chaque enfant.

V. — Le maître bon mesurera avec la plus
exacte mesure psychologique la sensibilité de
chaque enfant, et donnera des mathématiques
à ceux qui l'ont aigie, de la musique à ceux
chez qui elle est rare et lente.

VI. — On évitera ces néfastes stimulants ex-
térieurs de récompenses et de châtimens, cette
mesquine compétition, cette rivalité de la pré-
tendue éducation.

VII. — A l'école, peu d'enfants. Quand il
en a plus de dix, le travail pédagogique doit
se stériliser en une mécanique simpliste de
méthodes et de trucs.

Synthèse : Le maître bon n'aurait pas pu
vivre sans être maître ; il portera sa mission
comme une croix et il aura horreur qu'elle
puisse « s'exercer » comme une profession. Il
croira en la vocation et sentira la vocation.



SEPARATIONS

Le ciel et la terre, les biens spirituels et
les biens matériels, les garçons et les filles.
Des réfectoires séparés. Des cours et préaux
séparés. Des heures différentes pour le bain.
Cloisons. Cloisons. Cloisons étanches, fermées
sur l'ignorance, l'angoisse, le vice. Commen-
çons : des fiancés et fiancées de douze ans.
Les petits maris et des petites femmes en
cachette.

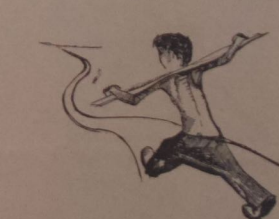
Aujourd'hui, nous les avons réunis. Au jeu,
en classe, à la piscine. Voyez avec quelle joie
ils se plongent dans l'eau, s'étalent au soleil.
En un mois, on a fait une avance de plusieurs
siècles. Maintenant, il n'y a plus de petites
femmes et de petits hommes. Et bientôt, il n'y
aura plus que des camarades.

MAISONS D'ENFANTS

Pour une formation nouvelle, des maîtres
nouveaux, des édifices nouveaux. Les enfants
nouveaux ne peuvent être enfermés dans des
bâtiments vieux, sales, mélancoliques ; dans
de locaux tristement ouverts sur des rues
étroites.

Pour les enfants nouveaux, les meilleures
constructions modernes, avec toutes les cou-
leurs de la lumière, avec l'air et la lumière de
l'optimisme dans leurs parcs limpides, leurs
terrasses larges, le clair déluge des douches.

Pour une formation neuve, constructions
aux lignes les plus pures, les plus sensées, les
plus pratiques.



PAIX ET LIBERTÉ

Des enfants — l'air et le sol — sans ficelles,
les pédagogues. Avec la sérénité que donne
l'air, l'eau, le loia de tout le commun, de la
classification en chaudières, qui limitent la pour-
suite et fait tomber la joie. En dehors de nos
angoisses et de notre rancœur. Des enfants
sans ficelles pédagogiques à en faire des petits
pantins. Libres !

« NINOS »

Marge de paix allégre pour les jeux des
enfants.

Les barattes et les chaloupes courent, cou-
rent, plus avant dans la mer.

Il a plu et ils sautent à la corde avec l'arc-
en-ciel.

Ne regarde pas vers le ciel des avions. Tes
yeux, dans les petites maisons des loups,
dans les refuges de la terre.

La mer allie, la mer conduit des enfants
bleus.

Dans la lagune, il y a plus d'étoiles que
dans la nuit. Voilà aussi la vision.

— Apprends-moi à compter avec les étoiles.

